

ARIANE

Ariane Vander Kystel ouvrit les yeux et s'étira langoureusement avant de quitter cette douce nuit d'été. Son appartement, au troisième étage d'un ancien hôtel de maître rue des Colonies, était lumineux et accueillait les premiers rayons d'un soleil estival prometteur.

Pas question, pour ce beau brin de femme quadragénaire, de prolonger la douce torpeur de la nuit par une « grassouillette » du petit matin. Son travail l'attendait aux Archives générales du Royaume. Elle y occupait un poste à responsabilité : chef de service à la direction centrale.

Après s'être félinement étirée, elle avala un grand verre d'eau, histoire de faire comprendre à son corps que le sommeil était terminé et que la vie reprenait sous une autre forme. La journée débuta sans précipitation.

Elle se dirigea vers la salle de bain pour y accomplir ses ablutions matinales assorties d'un léger trait de rimmel qui mettrait ses beaux yeux verts en valeur. Un coup de brosse dans la crinière rousse acheva de lui donner ce look pétillant que tous ses collègues lui enviaient.

Son sourire, rehaussé par ses lèvres lippues, laissait découvrir une dentition sans faille. D'humeur constante, cette célibataire vivait le bonheur au quotidien. Licenciée en philo-sophie et lettres, son diplôme en main, elle avait rapidement arpenté les longs couloirs de la Bibliothèque royale de Belgique pour, finalement, obtenir une promotion de cadre aux « Archives ».

Aujourd'hui, elle choisit de s'habiller léger au vu de la météo favorable. Un chemisier au décolleté plongeant pour valo-riser sa poitrine, une jupe en soie légère et aérée ainsi qu'une paire d'escarpins blancs agrémentaient sa belle humeur.

Le rituel du petit déjeuner était immuable et se répétait chaque matin. Faire couler une tasse de café, du moka de préférence mélangé à de l'arabica, deux tartines beurrées sur lesquelles elle étalait une belle couche de confiture d'abricots ou de marmelade d'oranges.

Son troisième étage sans ascenseur lui offrait l'occasion de s'adonner quotidiennement à quelques exercices qui l'aidaient à rester en pleine forme. Elle montait les étages en trotinant. « C'est bon pour votre cœur », lui avait conseillé son cardiologue lors de son check up annuel. Ariane ne se connaissait aucun problème de santé.

Le petit déjeuner avalé, elle partit à pied rejoindre son lieu de travail. Descendre la rue des Colonies, arriver à la place du Marché au Bois, jeter un œil sur les bistrotts qui ouvraient, saluer l'un et l'autre, le début de la journée était rempli de sourires divers. Ensuite, dévaler le « *Cantersteen* » et se retrouver face à cette immense place de l'Albertine au milieu de laquelle trônait la statue équestre du Roi soldat, Albert Premier, Roi des Belges montant son fier destrier, selon l'évocation populaire.

Gravir, toujours en trotinant, les marches du Boulevard de l'Empereur tout en souriant à l'un et l'autre, entrer par la porte du personnel de la Bibliothèque royale, franchir les interminables couloirs pour, finalement, pénétrer dans le bâtiment des Archives du Royaume.

Les sept dernières marches qui la menaient à la Bibliothèque royale n'avaient jamais évoqué, chez elle, un sentiment particulier. Elle comptait les marches par habitude, parfois par lassitude. Le gardien accueillait son sourire. Le visage d'Ariane et son amabilité continue mettaient tout le monde d'accord : la ren-contrer insufflait une vague de bonne humeur dans l'esprit parfois chagrin de ces fonctionnaires en

mal de réalisation.

Ce bâtiment d'aspect pharaonique, issu de la folie de son architecte et du roi, dissimulait bien ses cent-soixante kilomètres de boyaux et d'escaliers de toutes formes... il aurait fallu des jours et des jours pour venir à bout de tous ces couloirs. Mais, qui aurait eu envie de parcourir cette distance à l'intérieur de ces bâtiments vétustes qui dataient de la première guerre mondiale et qui renfermaient encore des pièces dans lesquelles personne ne mettait jamais les pieds ? Seuls les amants du midi y cherchaient parfois refuge, le temps d'un ébat toujours trop court.

Les allées s'ornaient de bustes en plâtre des ancêtres dignitaires et de tableaux d'un autre âge, empoussiérés et dont la plupart avaient lamentablement déteint au soleil. Les carrelages étaient cirés et leur fixité ajoutait à l'atmosphère impassible des lieux. L'écho des pas des employés rebondissait sur les murs de telle sorte que l'on ne pouvait jamais deviner où se situait cette superbe secrétaire aux talons aiguilles qui martelait ainsi le sol d'un pas volontaire.

Au fond du couloir [A36-22-cbd], une porte comme toutes les autres portes. Seule une plaquette en cuivre renseignait qui « habitait » en ce lieu : *Ariane Vander Kystel – Directrice*. Aux côtés de la plaque une sonnerie à trois voyants comme au bon vieux temps. Le visiteur sonnait et recevait une réponse : Entrez – Attendez – Occupé ! Il était ainsi fixé sur son sort. Son bureau ressemblait à une oasis de paix au milieu de l'agitation silencieuse des visiteurs, des employés et fonctionnaires, qui travaillaient sou-vent avec des moyens anté-diluviens à leur estime.

La modernisation du service d'archivage avait débuté il y a longtemps déjà, très long-temps....Depuis le début du XIX^e siècle, le service des archives assurait la conservation du patrimoine national. Les bâtiments furent actualisés, l'air climatisé fit son entrée peu après l'arrivée des hygromètres dans les différentes salles d'archives.

Ariane profitait de grandes baies vitrées qui laissaient pénétrer une belle lumière dans son bureau. La climatisation tournait à doux régime, lui assurant un air frais à température constante.

Confortablement installée dans son grand fauteuil en cuir souple, les bras posés sur les accoudoirs en bois ouvragé, Ariane jeta un œil sur son planning de la journée. Elle devait accompagner François, *Swatche* en bruxellois, au coffre où étaient entreposés les incunables.

L'encodage de l'inventaire présentait des lacunes qu'il fallait vérifier sur place. Ariane était la seule, avec le directeur adjoint, à posséder la clé et la combinaison du grand coffre. Il s'agissait d'une armoire métallique aux lourdes portes, pouvant résister à une température de 1200 degrés Celsius pendant une demi-heure. Y étaient répertoriés et rangés, une collection prestigieuse d'incunables.

François, dit « *le Swatche* », entra dans le bureau d'Ariane, après avoir longuement frappé à la porte. Ses canaux auditifs avaient l'âge de la pension et il lui était parfois difficile d'entendre la réponse de sa cheffe. Il n'avait surtout pas envie de lire « Occupé » ! Donc il ne sonnait pas.

— Bonjour Swatche, comment allez-vous? demanda Ariane se levant pour l'accueillir.

— Bien, très bien, lui répondit François, enthousiasmé d'accompagner la directrice au fond des salles, dans le saint des saints, le sanctuaire.

François avait passé toute sa vie dans la bibliothèque et les Archives du royaume. Il connaissait tout, y compris tout ce que tout le monde ignorait. C'était une mine de renseignements. Affable, bon vivant, pratiquant l'exercice du coude et de la gueuze après ses heures de travail, constamment de bonne humeur, les joues marbrées, il entretenait un généreux prolapsus de la sangle abdominale, résultat immédiat de son

amour immodéré pour les bières de son pays.

D'un pas nonchalant, presque « à l'africaine », il accompagna Ariane au sanctuaire. Elle ne put s'empêcher de lui rappeler que les incunables devaient être touchés avec des gants et qu'il était hors de question de les maltraiter, de les froisser ou encore de les laisser tomber.

— Je sais tout cela, ma cheffe. J'ai assez travaillé dans ce *keekokot* pour le savoir, reprit François d'un air détaché.

— Swatche, je vous rappelle ce qu'est un incunable? Vous connaissez leur valeur? interrogea Ariane.

— L'incunable est un ouvrage imprimé entre 1450 et 1500. Les lettres sont gothiques et le texte se répartit sur deux ou trois colonnes. Il débute par l'incipit et se termine par l'explicit. La réclame et la foliotation sont toujours utilisées. Je sais aussi qu'il est imprimé, qu'on y trouve la marque de l'imprimeur, les enluminures sont remplacées par des images en noir et blanc réalisées à partir de gravures sur bois, les lettrines sont remplacées par des initiales peintes en rouge ou bleu : c'est la rubrication.

Ariane, fière des connaissances de son employé, continua d'évoquer le sujet :

— Vers 1480, le texte ne commence plus sur le recto du premier feuillet. On y trouve le titre de l'ouvrage mais surtout le nom de l'imprimeur, la date et le lieu de l'impression : c'est la page de titre. Sur les incunables précieux, les enluminures existent toujours et l'imprimeur laisse alors un blanc réservé au travail de l'enlumineur. Le premier incunable connu est la Bible à 42 lignes imprimée par Gutenberg en 1455. Il a 1000 pages composées de 2 colonnes de 42 lignes. Le texte est noir et en lettres gothiques

« En 1457, est imprimé le premier livre en couleur : le Psautier de Mayence. Si le texte est en noir, les têtes de chapitre sont en rouge et apparaît la rubrication. Je suis fière de vous, Swatche, sachez-le. »

Il n'en fallut pas plus pour agrandir le sourire de ce paisible bonhomme, congratulé de la sorte par la directrice en personne et, devant tout le monde, qui plus est.

Les couloirs s'allongeaient, souvent ternes, empoussiérés. La bonne humeur légendaire de François les éclairait, les employés ne pouvaient s'empêcher, au passage du couple ainsi formé, de sourire. Évidemment, François, en bon gentleman, avait offert son bras à sa directrice qui jouait parfaitement le jeu.

Ils arrivèrent à la salle des coffres. Six armoires reposaient côte à côte dans une atmosphère de confessionnal. Ici, on chuchotait, on ne faisait pas de bruit. Il ne fallait pas réveiller les livres qui y avaient trouvé le repos. Tout se passait en sourdine, dans le calme et la précaution. Les gestes étaient mesurés, précis et lents, graciles et fragiles.

Leur visite concernait l'armoire numéro trois. C'est à l'intérieur de celle-ci qu'ils étaient conser-vés. Délicatement, Ariane glissa la première clé dans la serrure du haut, tourna la molette des codes à plusieurs reprises tandis que Swatche détournait pudiquement le regard. Un premier déclic se fit entendre et Ariane tourna la seconde clé dans la serrure du bas. La porte s'ouvrit, sans un grincement, avec légèreté malgré son poids.

À l'intérieur du coffre, François vérifia tout d'abord les conditions hygrométriques et le bon fonctionnement du régulateur d'humidité. Celui-ci lui semblait parfait et il laissa la place à la directrice. Il s'assit à une petite table toute proche et ouvrit son ordinateur portable pour vérifier l'encodage de l'inventaire.

Ariane égreua les imprimeurs et François vérifia leur présence dans le fichier.

— Albrecht Pfister, Günther Zainer, Johann Mentelin, William Caxton, Michaël Furter.

— Ils y sont tous, Madame.

Ariane dicta alors tous les titres qui étaient présents. Notamment, la traduction anglaise du « *Livre pour l'enseignement de ses filles* » de Geoffroy de la Tour Landry, publié par Caxton en 1484. L'ouvrage était en piteux état et Ariane se demanda si elle n'allait pas le confier à l'atelier de restauration. Elle demanda l'avis de François.

— C'est délicat ma petite dame. On ferait peut-être mieux, une fois, de le laisser encore dormir quelques années de plus, lui répondit Swatche. Il ne gêne personne, il a droit au repos, *newo* ?

Le sourire des yeux d'Ariane n'avait d'égal que la pureté de son personnage. Elle secoua méthodiquement la petite frange de cheveux qui lui masquait le front en partie, les plaça sur le côté et acquiesça à la proposition de François.

— Oui, vous avez raison, lui dit-elle. Nous allons encore le laisser dormir. Dites-moi, François, est-il microfilmé ?

— Non, Madame. Personne n'ose y toucher, il est trop fragile.

— Pourtant, il me semble intéressant. Personne ne le demande ? interrogea Ariane.

— C'est très rare, voire exceptionnel. L'exemplaire que nous avons est en très mauvais état, celui de Londres est, lui, dans un état de conservation exemplaire et les chercheurs vont là-bas, chez les « rosbifs ».

— Mais enfin, Swatche, poli avec nos confrères, non ?

— Mais y a pas de mal, je vous assure. Quand on roule à gauche, qu'on boit de la bière chaude, qu'on mange des gros petits pois à la menthe et de la gelée qui n'arrête pas de bouger sur son assiette et de la bidoche cuite semelle, je vois pas où est la dérision, m'dame.

Deux petites rides firent leur apparition entre les sourcils d'Ariane, le rictus de dégoût aux lèvres :

— De la bière chaude ? Vous êtes certain, Swatche ?

— Dites, avec tout le respect que j'ai pour vous, je m'y connais en bière, non peut-être ?

Ariane visa le ventre de son employé et ne put qu'émettre un sourire supplémentaire dans son regard.

— C'est vrai que si on ne croit pas celle-là, votre *bierenbeuk* parle pour vous. Je ne vous contredirai pas, Swatche.

— CQFD, répondit François, fier de lui et se tenant le bas du ventre comme si, d'un coup, il devenait lourd à porter.

Ariane remarqua un autre incunable qui avait échappé à son premier regard. Il s'agissait d'un exemplaire du « *Psautier de Mayence* », imprimé en 1457 par Johann Füst et Schoffer, c'était la première impression en trichromie. Elle resta pantoise et respectueuse devant la qualité d'impression de l'époque. Ses fines mains caressèrent le livre, sensuellement, avec amour.

— Z'en ont de la chance vos amants, lâcha François. De belles mains comme ça, c'est une chose, savez-vous.

— Swatche, répétez après moi : de quoi je me mêle !

— Pardon, m'dame, pas pu m'en empêcher. Vous paierai une *chopinette* pour me faire pardonner, répondit François visiblement peu fier de sa remarque de potache.

— Non, François, pas votre breuvage ignoble qui goûte la cerise, par pitié. Un thé à la menthe ou un verre de rosé me conviendrait mieux.

— Tope-là ma petite dame, dit-il en lui offrant la paume d'une paluche caillouteuse.

Ariane tapa dans la main de François et continua :

— Le thé à la menthe, c'est dans un bistrot arabe, hein ? C'est là qu'il est le meilleur, sourit-elle.

— Ah que non, ils ne servent pas de bière dans leurs *bui-bui*, ceusses-là, répondit

François désabusé, voyant son invitation s'envoler vers d'autres cieux.

– Bon, on va faire un compromis à la belge : après les heures de travail, nous prendrons chacun notre breuvage dans un lieu neutre.

Swatche ne comprit pas trop bien mais il s'accorda. La directrice a quand même tou-jours raison, se dit-il, s'attendant au meilleur avec elle.

Ariane referma précieusement la porte après que François eut une nouvelle fois vérifié le bon fonctionnement de l'hygromètre. Deux tours de clé et l'armoire numéro trois retourna dans le silence chuchoté des lettres qui dormaient, paisibles, après une vie parfois mouvementée, voire tourmentée.

François lui tendit le bras pour retraverser les nombreux couloirs. Il montra ainsi la collusion qui existait entre la directrice et lui, l'homme de toutes les situations. Les petits claquements secs des talons d'Ariane résonnèrent dans l'atmosphère aphasique des lieux. Tandis que François prenait un air très concerné par sa galanterie poussée à l'extrême, Ariane pensa avec une certaine mélancolie aux « *Chroniques de Nuremberg* » de Hartmann Schedel, imprimé par Anton Koberger en 1493.

Elle avait longtemps négocié l'achat de cet ouvrage auprès d'un collectionneur particulier qui l'avait vendu à un prix inabordable pour le service des archives, à la Bibliothèque nationale de France. Pourtant, il avait été tiré à de nombreux exemplaires, pensait-elle admirative devant l'ouvrage. 800 en latin et 400 en allemand....Ce serait bien le diable si l'occasion ne se représenterait pas un jour pour le service.

D'un pas souple et chaloupé, les deux compères, traversèrent les couloirs. François, l'ordi-nateur sous le bras, pensant à sa gueuze du soir, Ariane, imaginant le coffre numéro trois receler un de ces exemplaires en latin, voire même en allemand.

La fin de la journée s'annonçait déjà et Ariane prépara celle du lendemain, consciencieusement, en prenant du recul devant toutes les tâches à exécuter. En cette période estivale, le personnel était réduit mais le travail restait le même. Ce n'étaient pas les quelques intérimaires qui allaient y changer l'ordre des choses.

L'été, on était plus relax, plus décontracté, surtout quand le soleil était de la partie. Les filles étaient toutes jolies. On se demandait même, parfois, d'où elles sortaient celles que personne n'avait vues ou remarquées durant l'hiver grisail-lant.

François attendait sa directrice au bas des marches de l'Albertine. Il s'était vaporisé un espèce de tue mouche partout où il y avait moyen d'en mettre, y compris entre les plis de son double menton. Il comptait bien emmener sa cheffe dans un *caberdouche* où ils trouveraient tous les deux de quoi se rafraîchir le gosier, qu'il avait très pentu